

Scientia Canadensis

Canadian Journal of the History of Science, Technology and Medicine
Revue canadienne d'histoire des sciences, des techniques et de la médecine

Scientia
Canadensis

Lafitau et l'émergence du discours ethnographique. Par
Andreas Motsch (Sillery : Septentrion; Paris : Presses de
l'Université de Paris-Sorbonne, 2001. 312 p. ISBN 2-89448-184-5.
\$34.95)

Luca Codignola

Volume 26, 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/800447ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/800447ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

0829-2507 (imprimé)

1918-7750 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Codignola, L. (2002). Compte rendu de [*Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*. Par Andreas Motsch (Sillery : Septentrion; Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001. 312 p. ISBN 2-89448-184-5. \$34.95)]. *Scientia Canadensis*, 26, 115–118. <https://doi.org/10.7202/800447ar>

Tous droits réservés © Canadian Science and Technology Historical Association
/ Association pour l'histoire de la science et de la technologie au Canada, 2002

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des
services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique
d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de
l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à
Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Science / Science

Lafitau et l'émergence du discours ethnographique. Par Andreas Motsch (Sillery : Septentrion ; Paris : Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2001. 312 p. ISBN 2-89448-184-5. \$34.95)

Le jésuite Joseph-François Lafitau (1681–1746), éducateur et homme de lettres français, fut missionnaire en Nouvelle-France de 1712 à 1717 et y séjourna une deuxième fois de 1727 à 1729. Pendant son premier séjour, il passa la plupart du temps chez les Iroquois du Sault-Saint-Louis (aujourd'hui Kahnawake). Ce fut l'occasion pour lui d'observer les « mœurs » de cette nation et de ramasser les données sur lesquelles il fonda son ouvrage le plus important, *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* (Paris : Saugrain et Hoche-

reau, 1724). Dans ce livre, Lafitau décrit la société iroquoise et la compare avec l'Antiquité européenne, tout en donnant à la première la dignité d'une société qui a ses propres « mœurs », ce qui n'était pas normal à son époque. Estimé par ses contemporains, ignoré par les Lumières, Lafitau fut finalement reconnu, dès le début du XIX^e siècle, comme le père fondateur de l'ethnologie historique.

Dans *Lafitau et l'émergence du discours ethnographique*, le comparatiste Andreas Motsch, maintenant professeur à l'université de Toronto, présente une version révisée de sa thèse de doctorat soutenue à l'université de Montréal en 1995 (et dirigée par le critique littéraire Wlad Godzich, qui, à cette époque, était à l'université de Genève). La nouveauté de son analyse, explique-t-il, consiste dans le fait que presque personne, sauf les ethnologues américains William N. Fenton et Elizabeth L. Moore dans les années 1970, ont étudié l'ouvrage au complet. Personne n'a donc été capable de relever « le défi de rendre compte de l'envergure [du] projet [de Lafitau] et de dégager la cohérence interne du texte » (p. 3). Motsch définit les *Moeurs* comme « cruciale dans l'histoire de la littérature de contact », parce qu'ils opèrent « une systématisation des données présentées et mettent en place une nouvelle méthodologie » (p. 6). Il explique ainsi les buts les plus importants de son analyse. Voici le premier, de caractère général : « En appliquant une approche littéraire ou, plus précisément, discursive à l'ethnographie comme écriture de l'autre et à l'anthropologie comme théorie générale de la culture, ce livre indique en même temps la contingence culturelle et historique de tout discours, de tout savoir » (p. 13). Le deuxième but, spécifique, est de démontrer que « l'œuvre de Lafitau est porteuse d'une nouvelle pratique d'écriture ainsi que de l'émergence d'un nouveau discours sur l'altérité humaine » (p. 12). C'est bien le « discours ethnographique » du titre : dans la littérature de contact, il n'est pas question de cataloguer ou tout simplement de décrire, parce que chaque auteur, Lafitau ou autre, inscrit ses « données » dans un contexte « politique » qui attribue à ces données une valeur interprétative, dite ici « mise en discours » (p. 4).

Le livre de Motsch est structuré en trois chapitres. Le premier situe le « projet » de Lafitau dans son « contexte historique » (p. 15). Il est question de la nouveauté représentée par la découverte de l'Amérique, de « l'altérité amérindienne », du concept de « premiers temps » et de la notion de « mœurs ». Le deuxième chapitre discute des trois catégories fondamentales utilisées par l'ethnographe pour expliquer le déroulement de toute existence humaine, c'est-à-dire le temps, l'espace et l'agencement. Le troisième chapitre se concentre « sur les activités humaines, c'est-à-dire sur la dynamique des sociétés amérindiennes » (p. 179) et retrace « la dynamique des échanges sociaux qui réfèrent à la

cohésion sociale de toute société, qu'elle soit amérindienne ou européenne, ancienne ou moderne » (p. 13). Motsch traite ici de « l'économie du don » (la structure fondamentale, selon Motsch, de toute société amérindienne), du rôle des femmes, du système de parenté, de la monnaie, de l'écriture et de la mémoire. C'est toujours le texte des *Moeurs* qui parle. Tout est référé au point de vue de Lafitau et à la construction des *Moeurs*, un véritable projet d'interprétation de la société humaine.

Du point de vue de l'historien que je suis, pourtant, ce livre s'avère décevant. On sort de la lecture complexe des 273 pages avec l'impression que nous n'avons rien appris de vraiment nouveau, ni du point de vue de l'analyse non-littéraire du texte (quelles sont les différences ou les nouveautés par rapport à Fenton et Moore ?), ni de celui du « discours » sur la littérature de contact (la critique d'un texte par rapport aux catégories culturelles de celui qui l'écrit n'a-t-elle pas toujours été à la base de son utilisation comme source ?). L'obsession de l'auteur avec la méthode qu'il utilise pour rédiger son propre texte semble l'emporter sur l'objet de son analyse. Nous avons l'impression que la construction d'un modèle universel l'emporte sur la contingence historique. Motsch utilise de grandes catégories en opposition, qui n'admettent aucune nuance, telles Europe/Amérique, Européens/Amérindiens, religieux/laïcs, antiquité/modernité. Comme par ailleurs le fait Lafitau (lui aussi constructeur d'un modèle), Motsch évite soigneusement toute référence factuelle relative à la biographie du missionnaire jésuite, à savoir les dates, les interlocuteurs amérindiens, les amis canadiens, les lectures en France et au Canada. Il résume tout cela dans une courte note en bas de page (p. 8, n. 18) et dans une référence presque occasionnelle à Fenton et Moore (p. 2, n. 3). Par ailleurs, ses affirmations « historiques » sont loin d'être crédibles. Voilà, par exemple, le projet de Lafitau qui « s'inscrit dans la politique de la Contre-Réforme » (p. 16, voir aussi p. 87) ; ou les *Moeurs* de Lafitau qui seraient « une véritable somme anthropologique des écrits jésuites sur la Nouvelle-France » (p. 263). Finalement, pour ce qui est de l'histoire de la science, les points de repère restent Fenton et Moore, auxquels nous pourrions ajouter l'article de l'ethnologue autrichien, Christian F. Feest, « Lafitau as Ethnographer of the Iroquois », *European Review of Native American Studies*, 15, 2 (2001) : 19–25, publié toutefois après le livre de Motsch.

Cependant, Motsch ne prétend pas être historien, et mon bref résumé de son ouvrage ne rend certainement pas justice à la complexité de son analyse littéraire, qui entrera rapidement, et à plein titre, dans la grande bibliographie de la littérature de contact. Le malaise de l'historien envers son livre est surtout lié au malaise envers une école intellectuelle, très à la mode, surtout en France, depuis les années 1980, celle

qui passe sous le nom de « discours colonial ». Elle a certainement enrichi notre compréhension des textes de la littérature de contact, mais en même temps plusieurs de ses acolytes montrent une tendance préoccupante à oublier que les « représentations » discursives du contact dérivent, en fin de compte, de rencontres qui ne furent pas les mêmes au XV^e ou au XVIII^e siècle, à Kahnawake ou à Cuzco, chez les Iroquois et les Tupinamba, ni dans Lafitau et son ancien confrère, Paul Le Jeune. Ces rencontres entre individus, ne l'oublions pas, eurent vraiment lieu dans la réalité.

Luca Codignola

Notice biographique : Auteur du livre *The Coldest Harbour of the Land : Simon Stock and Lord Baltimore's Colony in Newfoundland, 1621–1649* (Montréal : McGill-Queen's University Press, 1988), et de *L'Amérique du Nord française dans les archives religieuses de Rome 1600–1922*, avec Pierre Hurtubise et Fernand Harvey (Sainte-Foy : Éditions de l'IQRC, 1999), Luca Codignola est en préparation d'un livre intitulé *Roman Catholic Networks in the North Atlantic Area in an Age of Revolutions, 1756–1846*. Adresse : Centro di Ricerca in Studi Canadesi e Colombiani, Università di Genova, via Balbi 2, 16126 Genova, Italia.